

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**La Logique, Ou Systeme De Reflexions**

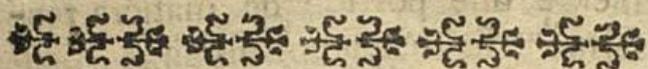
Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

**Crousaz, Jean-Pierre de**

**Lausanne, 1741**

Chapitre V. Des Rapports d' Unité.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-9169**



## C H A P I T R E V.

*Des Rapports d'Unité.*

I. **L**ors que les objets que l'on compare, & dont les idées sont en même tems présentes à l'Esprit, existent eux-mêmes unis, & se trouvent assemblés hors de nous, comme leurs idées le sont dans notre intelligence, ils se présentent sous un raport d'*Unité*: Mais si on les conçoit séparés, leur raport est un raport de *Multitude*.

II. Entre le grand nombre d'objets que nous connoissons, nous n'en saurions nommer aucun, dans lequel, pour simple qu'il soit, nous ne découvririons plusieurs *Réalités*: mais ces réalités, quoi qu'en grand nombre, ne laissent pas de former un seul *Tout* par leur assemblage. Or il y en a qui sont assemblées en un seul *Tout*, parce qu'en effet elles ne sauroient exister séparées: ainsi la Longueur ne sauroit être sans Largeur & sans Epaisseur. Ces trois dimensions sont nécessairement unies; de-

V 5 même



même une portion de matière renferme essentiellement mobilité, figure, impénétrabilité. Si on donne aux *réalités*, qui s'unissent ainsi nécessairement, le nom de *Parties*, ce qu'elles composent sera un *Tout nécessaire*.

Il n'y a que *MOI* & les *Etres* semblables à *MOI*, qui puissent être véritablement & formellement *UN*. Si ce *Moi* pouvoit être divisé, il seroit *Moi*, & ne seroit plus *Moi*: Une *Partie* pourroit penser, sans que l'autre pensât: je penserois ou je ne penserois plus. Que signifie la moitié d'une pensée ?

Quand l'*Ame* éprouve divers sentimens, il faut que la même substance les rassemble tous; car s'il y avoit deux parties, l'une jugeroit de ce qu'elle sentirait de son côté, & l'autre de ce qu'elle éprouveroit du sien. Le P. L'Ami avoit déjà ainsi raisonné.

Mr. LOCKE L. II. Ch. XXIV.  
L'idée d'une *Armée* est aussi bien une que celle d'un homme. L'idée même de l'*Univers* est une. Une idée porte le nom d'une, lors qu'on

qu'on la considère comme une seule image, quoi que composée de plusieurs idées, & par conséquent de plusieurs représentations.

III. Mais il y a aussi des *réalités* *Touts* qui, à la vérité, peuvent exister *Contingens* l'une sans l'autre, mais qui *doivent* *gens* s'associer & se trouver ensemble, pour composer un *Tout* d'une certaine espèce, & d'un certain nom. Il faut, par exemple, des particules séparées l'une de l'autre, & un mouvement très-rapide pour former ce qu'on appelle du *Feu*. Il faut des pierres, du sable, de la chaux, de l'eau, pour composer ce qu'on appelle une *Muraille*. Ces parties peuvent exister les unes loin des autres, mais il faut qu'elles soient liées pour faire une muraille. Les *Unités* de cette espèce peuvent être appelées des *Touts Contingens*. Je n'habite pas deux maisons, mais une maison seulement, quoi que cette maison soit un *Tout* composé de plusieurs appartemens; & mon *Ame* n'est pas unie à deux *Corps*, quoi que mon *Corps* soit composé de plusieurs membres.



Touts de  
différen-  
tes for-  
mes.

énoT

noT

noT

IV. On voit que les parties, prises ensemble, & le Tout, sont une même chose: d'où il suit, qu'il y a plusieurs espèces de *Touts*, suivant la nature des parties qui les composent, & la manière de leurs liaisons. Voilà pourquoi, outre la division que nous venons de faire, on distingue encore le *Tout Integral*, d'avec le *Tout Essentiel*, & cette distinction revient assez à la précédente. Le *Tout Integral* est composé de parties qui peuvent exister séparément, & par conséquent de Substances; Tel est le Corps humain, dont chaque membre peut être retranché, sans cesser d'être, bien qu'il cesse par cette séparation de conserver son bon état. Le *Tout Essentiel* est composé de parties, dont quelques unes, au moins, ne peuvent subsister séparées; ainsi la Rondeur d'une bale de plomb, en sera bien séparée, si on fond ce métal, mais par là même elle ne sera plus.

Deux Corps forment un seul Tout, ou par leur *contact* immédiat, ou lors qu'ils touchent immédiatement, chacun de son côté, un troisième Corps



Corps qui se trouve entr'eux. Mais comme ce sont ici des relations, nous pouvons comparer comme il nous plait deux Corps, ou plusieurs Corps, & en concevoir entre deux un plus grand, ou un plus petit nombre. Ainsi on dit que plusieurs pierres forment une seule maison; que plusieurs maisons forment une Ville; plusieurs Villes un País; plusieurs País une seule Terre; & plusieurs Espaces un seul Univers. On donnera si l'on veut à ces Touts, le nom de *Touts Physiques*.

Je ne conçois pas que des *Intel- ligences* puissent former un seul *Tout*, autrement que par la *conformité* de leurs *idées*, de leurs *sentimens*, & de leurs *volontés*. Si les idées, les sentimens, & les inclinations de l'une, servent exactement de règle aux idées, aux sentimens & aux affections de toutes les autres, sans que rien manque à une entière uniformité, elles formeront un seul *Tout*; & c'est ainsi que l'on peut concevoir l'union par laquelle, les bienheureux formeront un seul *Tout* avec

avec



avec Jesus-Christ : Cet assemblage approche d'autant plus de la parfaite unité, que l'uniformité y est plus complete. Tels sont les *Touts Intelligens*.

L'homme est un exemple d'une union si singulière, qu'il ne peut lui-même assez s'en étonner. Une *Intelligence unie* à un *Corps* : la Pensée ne faisant qu'un seul Tout avec l'Etendue. Peut être qu'une des difficultés qui arrête sur l'*Union de l'Ame & du Corps*, vient de ce qu'on suppose cette union plus semblable aux unions simplement corporelles qu'elle n'est. Ne supposons point l'Ame plus unie au Corps que nous, n'en sommes convaincus par l'expérience, les difficultés cesseront. Que nous apprend l'expérience ? Que de certains mouvemens sont suivis de certaines pensées ; & que de certaines volontés sont suivies de certains mouvemens. Voilà une *Concomitance* à laquelle on a donné le nom d'*Union* ; le nom ne change pas la chose, & ne doit pas nous obliger à supposer au delà de ce que nous appercevons. Mais quelle est la *Cause* de cette Concomitance ? On peut  
la

PART. I. SECT. II. CH. V. 471  
la trouver dans des *Loix* générales ,  
établies par la volonté de l'*Etre* su-  
prême.

Je remarque outre cela que , pour  
comprendre exactement de quelle  
manière l'Ame peut être unie au  
Corps il faudroit avoir une idée  
plus exacte & plus parfaite que nous  
n'avons, non seulement de la natu-  
re du Corps, mais sur tout de la  
nature de l'Ame. Nous connoi-  
sons assez la nature du Corps, pour  
en conclurre qu'un Corps, ne peut  
agir sur un autre qu'en le remuant  
& en le touchant; mais nous ne  
connoissons pas assez la nature de  
l'Ame pour en conclure, qu'un Corps  
ne peut agir sur elle qu'en la tou-  
chant & en la remuant. Un tems  
viendra que nous ferons développés  
nous - mêmes à nous - mêmes , & ce  
n'est pas , à mon avis, un des plus  
legers motifs à bien user de nos lu-  
mières présentes , que d'oser esperer  
qu'elles s'étendront jusqu'à nous éclai-  
rer parfaitement, sur ce que nous  
sommes.

Je ne fais quel nom donner à la  
pensée d'un grand homme , qui s'est  
imaginé que l'Univers corporel étoit  
une



une Machine d'une telle composition & d'un tel arrangement, que du premier branle que le Créateur lui donna, en le formant, il ne pouvoit manquer d'y naître tout ce que nous y voyons, quand même aucune Intelligence ne s'en seroit plus mêlée. Quand même le Corps humain & les Corps des animaux n'auroient été que de pures Machines, sans qu'aucune Âme y fut associée, il se seroit fait sur la Terre tout ce qui s'y fait. Ces Machines auroient inventé les épées, les piques, les armes à feu, la poudre, les fusils, les mortiers, & tous les instrumens qui servent à jeter les bombes. On auroit fouillé dans les mines, on auroit battu monoye. Ces Machines à forme humaine se seroient querellées, sur les payemens de leurs travaux: On auroit porté le luxe & la délicatesse au point où on la voit: On auroit bâti des Palais: On auroit élevé des Thrônes, on auroit érigé des Tribunaux, on auroit fait des Loix, on auroit plaidé, on auroit puni, on auroit récompensé. L'impression des Loix sur les yeux auroit déterminé les  
uns;

uns ; Les Rayons de lumière réfléchis par la monoye , & réunis sur la Retine , auroient déterminé les autres. L'art de la guerre seroit tout tel qu'il est , & après s'être bien battu on en seroit venu à des Traités de Paix , sans savoir ce que c'est que Paix , ni que Guerre. On se seroit envoyé reciproquement des Ambassadeurs ; on se seroit reproché des manques de parole , sans savoir ce que c'est que parler. L'Imprimerie auroit été inventée précisément l'année qu'elle le fut ; on auroit écrit les uns contre les autres ; on auroit disputé de la supériorité des Anciens sur les Modernes ; on se seroit querellé sur la première découverte du Calcul différentiel , où personne n'auroit vû plus clair que les Laboureurs n'y voyent aujourd'hui ; On auroit prêché , on auroit tonné contre les prophanes. Les Machines auroient pleuré des péchés qu'elles n'auroient point commis ; & les Machines , dont les ressorts n'auroient pas prononcé le même langage que les autres , auroient passé par toutes les rigueurs de l'Inquisition , qui alors n'au-

n'au.



roit été qu'une Comédie d'Automates où personne n'auroit pris intérêt.

D'un autre côté, si Dieu s'étoit contenté de créer l'Ame d'Adam sans l'associer à un Corps, & sans en créer aucun, cette Ame étoit faite d'une telle manière que nécessairement, elle se seroit imaginée d'être unie à un Corps, & se seroit à peu près confondue avec ce Corps imaginaire. Elle l'auroit regardé comme n'étant pas différent d'elle-même; elle auroit cru voir une Terre, un Soleil, une Lune qui n'auroient point été; elle auroit cru cultiver un jardin, qui n'auroit subsisté que dans ses idées, s'endormir, se trouver à son réveil à côté d'une Epouse, se rendre coupable & s'assujettir à la mort, en mangeant d'un fruit qui n'avoit jamais existé; elle se seroit imaginée qu'elle avoit faim, qu'elle mangeoit, qu'elle se laissoit à travailler, qu'elle étoit malade, qu'elle faisoit des remèdes, & ces remèdes imaginaires l'auroient guérie de ses maux imaginaires. Il faut avoir un grand courage pour ne s'allarmer point de ces conséquences, & pour ne se défier point du principe d'où elles

elles naissent. Une longue habitude à conjecturer heureusement, & à voir naître chez soi des idées qu'il n'y a qu'à suivre, pour arriver sûrement à la Vérité, en a fait admettre quelques-unes avec trop de précipitation, & on les a comptées les unes de la même nature que les autres, parce qu'elles étoient nées dans le même fonds.

C'est un malheur des hommes de se dégouter enfin de tout, & de la Raison même, & de s'ennuier de ses Lumières. Les Chimères commencent à revenir & plaisent, parce qu'elles ont quelque chose de merveilleux. Il arrive dans le Païs Philosophique ce qui est déjà arrivé dans le Païs Politique; on s'est lassé de Romains raisonnables, & on est revenu aux contes des fées. Ainsi s'exprimoit Mr. Leibnitz lui même.

Sur l'union de l'Ame & du Corps, il y a trois Systèmes, & jusques ici on ne s'est pas avisé d'un quatrième.

Le premier est tout simple, & l'Expérience l'a fait naître. Je veux ouvrir les yeux, & ils s'ouvrent; Je veux étendre ou ployer mon doigt,

476 LA LOGIQUE  
doigt, & il s'étend, ou il se ploye;  
Je veux marcher, & mes pieds se  
mettent en mouvement. Recipro-  
quement, l'image des objets extérieurs  
se trace dans mon œil, & je les  
apperçois, j'en forme l'idée. L'air  
agité d'une certaine façon, frappe  
mon oreille, & il s'excite en moi  
un sentiment d'une autre espè-  
ce. &c.

Il semble qu'on en devoit de-  
meurer là. Pourquoi contester des  
faits, sous prétexte qu'on ne les  
sçait pas expliquer, dans un parfait  
détail ? Doutera-t'on que la puis-  
sance de Dieu ne puisse s'étendre,  
non seulement jusqu'à donner l'Etre  
à ses Créatures, mais de plus à  
leur donner, avec l'existence, de  
l'activité ? Et en particulier traitera-t-  
on de déraisonnable la pensée qu'il  
ait mieux aimé former des Créatu-  
res intelligentes, libres, & actives,  
que de remplir tout l'Univers d'E-  
tres Passifs, & d'une enchainure né-  
cessaire d'effets, depuis le premier,  
qui a donné à toute sa suite un  
branle nécessaire, & produit une  
succession où rien ne peut se dé-  
ranger ?

Ce



Ce pouvoir, qu'il a donné à l'Ame sur le Corps, il l'a renfermé dans les bornes qu'il lui a plû: il a donné à ce pouvoir précisément l'étendue qu'il a trouvé à propos. Quand nous serons parvenus à traiter des Causes, nous examinerons si, dans les mouvemens des Créatures, il n'y a que des apparences d'activité, & si elles ne sont que des causes occasionnelles des effets qu'elles paroissent produire.

☞ C'est sans fondement qu'on suppose, qu'une cause ne peut agir que sur des sujets d'une même nature qu'elle: car Dieu agit sur les Corps, certainement plus différens de lui, que de l'Ame humaine & des autres Esprits créés; & on ne peut pas dire avec raison, que c'est là le privilège incommunicable de son infinité; Car une Puissance Infinie n'est pas nécessaire, pour produire un effet aussi borné, que le mouvement d'un Corps, ou une sensation, & une détermination de l'Ame

C'est se moquer de dire, que, comme l'on ne peut pas comparer les lignes aux surfaces, ni les surfaces

faces

faces faux solides, on ne peut aussi établir de proportion entre les actes de l'Ame, & les effets qu'elle produiroit sur le Corps, ni reciproquement entre l'activité du Corps, & les perceptions de l'Ame.

La comparaison dont on se sert, pour en tirer cette conclusion, se réduit à ceci: *on ne peut pas trouver une mesure commune entre une ligne & une surface, parce qu'on ne scauroit assigner aucun nombre fini, qui exprime, au juste, combien de fois une ligne sans largeur se trouve dans une surface. Donc un Corps ne peut agir sur l'Ame, ni l'Ame sur le Corps, combien de fois faudroit il qu'elle se repliât pour cela? Je défie d'imaginer jamais une comparaison qui ait plus de disparité que celle là; mais, n'en déplaise à Messieurs les Mathématiciens, ils ont tort de croire qu'on ne scauroit résister à leurs termes, & à leurs suppositions de quelle manière qu'ils les appliquent.*

Dans le second Systême, on suppose que Dieu, dont l'intelligence est infinie, aussi bien que sa puissance

fance, qui s'exerce, & produit ses effets, par sa seule volonté, a assigné quelles sensations naîroient dans l'Ame, ensuite des mouvemens du Corps. Toutes les espèces de ces concomitances ont été réglées, par sa volonté constante, pour ne manquer jamais de naître. Il en est ainsi des volontés de l'Ame par rapport aux mouvemens du Corps.

Ce Systême bien entendu, ne donne pas lieu à une objection, qui le rendroit insoutenable : c'est que Dieu feroit autant de miracles, qu'il naîtroit dans chaque ame de sensations, & dans chaque Corps de mouvemens, ce qui dégrade l'Être suprême en l'affujettissant ainsi aux fantaisies de ses Intelligences créées. Quand j'approche une rose de mon nez, ou que je me's un fruit dans ma bouche, ou que j'allume une chandèle, je n'exige pas de la Cause suprême de faire naître, dans ce moment là, en moi, *odeur, saveur, lumière* ; Je ne fais point naître en lui, à cette occasion, des volontés nouvelles ; je profite seulement d'une volonté constante, qu'il a eue  
en

en créant le Genre humain, qu'il ne revoque point, & dont il a mis les hommes en pouvoir de profiter.

La Liberté subsiste toute entière, dans ce Système; l'Ame se détermine elle même à exiger de son corps, les mouvements qu'elle trouve à propos, autant que s'étend son empire; elle peut éviter l'impression des objets; elle en peut détourner son attention; elle peut se fixer sur ses idées, & elle peut passer de l'une à l'autre.

On auroit tort de s'étonner, que le pouvoir de l'Ame sur son Corps fut renfermé dans des bornes étroites; Il ne convient pas qu'elle ait tant de pouvoir; Il convient que sa condition soit plus assujettie, & plus éloignée de l'indépendance: Un pouvoir sans bornes prévient toutes les maladies de son corps, ou les guériroit incontinent; Il ne tiendrait qu'à elle de le rendre immortel.

Voici le troisième Système. Ses défenseurs prennent bien des précautions pour l'insinuer, & ne vont à l'établir que par bien des détours;

Il

Il en faut effectivement beaucoup, pour en masquer les contradictions : On diroit qu'ils s'en défient. Il se réduit pourtant à ceci : Dieu, dont l'intelligence est infinie & qui, par conséquent, renferme en soi des idées sans nombre & sans bornes, entre les objets, à la production desquels sa puissance peut s'étendre, forme les idées d'une quantité innombrables de *Machines*, que nous appellons *Corps humains*, construites avec tant d'art, & de régularité que tous leurs mouvemens seront immanquables, & tellement liés au reste de l'Univers, que le dérangement de l'un des mouvemens de ces Machines, se répandroit sur tout le reste. En même tems son intelligence Infinie a vû, quelles substances pensantes sa Puissance pourroit produire, dont toutes les idées, les sensations, & les volontés se succederoient, à point nommé, dans le même ordre que les mouvemens des Machines, auxquelles elles seroient données pour compagnes. Ainsi, ma Machine, faite pour prononcer dans ce moment, tous les termes que je dicte,



maître de l'art de l'écriture  
neraux & de l'usage

482 LA LOGIQUE

a dans sa Chambre une Machine déterminée inévitablement à former des caractères, répondans aux mots que je prononce. Nos deux Machines n'y entendent rien, mais dans les idées de nos deux Ames, naissent à point nommé (& sans autre secours, que par l'unique effet de leur constitution,) des idées répondantes à ce que l'une prononce & que l'autre écrit; Et la suprême Cause de tout, a déjà préparé des Machines, dont les ressorts mettront sous leurs yeux l'imprimé de cette Copie; & dans les Ames, compagnes de ces Machines, naîtront les idées, que mon Copiste & moi avons maintenant, & cela sans notre secours, par la seule constitution de leur Nature, établie expréssément dans ce dessein.

On conçoit, dans ce Système que les Perfections infinies de Dieu, l'ont inévitablement déterminé à construire un Univers, dans un coin duquel il y auroit un Coupe gorge, d'où partiroient des Voleurs & des Assassins, pour piller & pour massacrer d'autres Machines de leur espèce; chacune de ces exécrables Machines



Machines, seroit associée à une Ame, dont les perceptions, & les volontés répondroient à ce beau manège. *Oh! tant pis pour elles, elles sont libres, pourquoi ne veulent-elles pas tout le contraire?* Si elles s'avissoient de le vouloir, retiendroient-elles leur Machine? *Non; car les volontés d'une Monade n'ont aucune influence sur sa Machine.* En ce cas là donc, l'Harmonie seroit dérangée, les Ames prieroient Dieu, detesteroient le meurtre, rouleroit des idées toutes vertueuses & toutes charitables, pendant que leur Machine se livreroit aux plus grandes horreurs, par l'effet d'une construction si admirable, qu'elle ne sauroit se déranger. Les Ames des Sodomites seront donc punies, & condamnées à juste titre, pour n'avoir pas fait vœu de continence, en même tems que leurs Machines s'abandonnoient à des infamies contre nature.

Je sçai, & je sçai très certainement, qu'entre les Défenseurs du Systême, il en est qui en connoissent tout le fin, & qui vivent très persuadés, qu'aucune Ame humaine n'est coupable, puis qu'il n'y a dans les



hommes aucune pensée, ni aucun mouvement, qui ne soit l'effet des dispositions inébranlables de la Cause suprême.

J'en lis d'autres, qui mettent tout en œuvre pour établir la liberté de l'homme, pour l'expliquer & pour la démontrer, avec tout l'art des Théologiens les plus sensés, les plus Chrétiens, & les plus zélés, & qui cependant, après cela, & quelques préambules, m'échappent, & se plongent dans les ténèbres de leurs visions & de leur Système. A proportion que je les crois sincères, je les plains, & en même tems, je les félicite, dans le secret de mon cœur, de leur simplicité à adopter respectueusement un Système, sans abandonner pourtant des principes, qui le renversent entièrement, & qui peuvent les retenir dans les bornes de la probité. Avec tout cela, je ne saurois m'empêcher de voir, qu'il leur seroit beaucoup plus avantageux de s'éclairer, & d'examiner de nouveau d'un Esprit dégagé de toute prévention, tous les tenans & les aboutissans

tiffans d'un Système si dangereux ,  
& qui peut produire des effets si  
déplorables , dans tous les cœurs  
mal disposés , C'est-à-dire , disposés  
à secouer le joug de l'obéissance ,  
& à trouver les commandemens de la  
Religion trop onereux.

Une Machine monte en Chaire ,  
& elle y parle avec véhémence ;  
des Machines se trouveront disposées ,  
sans le savoir , à des mouvemens  
conformes aux paroles qui ont fra-  
pé leurs oreilles , sans qu'elles y aient  
rien compris , & à cette occasion  
leurs Monades se trouveront affec-  
tées de sentimens Chrétiens , par  
l'effet de certaines idées précédentes ,  
auxquelles elles n'auront rien contri-  
bué.

Vous lisez un Auteur Leibnitien ,  
votre Machine se trouve disposée  
à dire , *Oui , j'en tombe d'accord.*  
Une harmonie indérangeable réduit  
votre Monade , à penser que cela  
est juste , & bien prouvé. En même  
tems la Cause suprême a trouvé à  
propos de construire ma Machine  
d'une telle façon , qu'elle dira , *ce  
sont là des horreurs* , & ma Mona-  
de pensera de même. Voilà deux



lecteurs inévitablement déterminés, à croire l'un faux, ce que l'autre croit vrai : leurs Ames ont été choisies expressément, entre toutes les Ames possibles, parce que de la manière dont elles seroient faites, il leur arriveroit de penser ainsi à point nommé.

Allons un peu plus avant. Que sont ces Essences, ainsi choisies pour recevoir l'existence préférentiellement à d'autres ? Ces Essences n'existeroient point : Dieu seul en avoit l'idée, & c'est lui qui a choisi de telles idées, pour créer des objets qui leur répondissent, & dont toutes les idées & tous les mouvemens viendroient à se suivre dans le même ordre que les mouvemens des machines les plus horribles.

Quelles affreuses idées des perfections de l'Être suprême, si dignes de nos adorations, de notre estime, de notre amour, de nos respects, & dont la miséricorde a trouvé à propos de fortifier les idées de notre Raison, par une Revelation, qui d'un bout à l'autre, nous instruit de l'horreur de Dieu pour le vice, de son amour, & de son zèle pour la

la vertu ! Comment concilier cela , avec des Automates construits pour l'exécution inévitable des plus exécra- bles infamies , & des Ames dont la création a été choisie , parce qu'elles y consentiroient avec aplau- dissement ?

Dans chaque Systême il se trou- ve des détails , qui échapent : mais le premier ne porte absolument au- cune atteinte à la Moralité , c'est- à-dire , à la Liberté , fondement des Loix & des Devoirs. Le second la laisse subsister , mais le troisième la renverse entièrement. Dieu a trouvé à propos de créer des Ames , dont les idées & les volontés se- roient horribles & infames ; & pour- quoi a-t-il prévu qu'elles seroient telles ? c'est qu'il a trouvé à pro- pos de les former en sorte , qu'elles seroient des Sujets où naitroient infail- liblement ces modifications.

L'examen attentif & tranquille d'une hypothèse qui a fait beau- coup de bruit de nos jours , pourra éclaircir les idées que nous travail- lons à développer.

Il s'agit de savoir si les Corps sont des Substances ; ou si chaque



Corps est simplement un Attribut connu, d'une substance que nous ne connoissons point.

L'idée d'un Corps & celle d'une étendue solide, sont chés moi & chés tous les hommes avec qui je me suis entretenu, ou dont j'ai lû les ouvrages, une même idée. Les Cartésiens qui ne reconnoissent aucun espace vuide, & qui traitent cet assemblage de contradiction, sont dans la pensée que toute étendue est solide. Et ceux qui tiennent pour l'étendue spatiale, décident que celle-ci est infiniment cédante; au lieu que la corporelle est parfaitement résistante.

Or quelque étendue solide dont je me forme l'idée, & que je conçoive présente à mes yeux, ou à mon imagination, il m'est impossible de ne pas tomber d'accord que cette portion d'étendue a son existence à part, & autre que l'existence de quelque Corps que ce soit.

¶ Quand j'écris, je n'ai pas dans ma main deux choses, une plume & son existence: Ma plume existe, & son existence est elle-même: de

de sorte que, aussi vrai que chaque corps est lui même, & non un autre, aussi vrai est-il, que son existence lui appartient en propre, & n'est point l'existence d'un autre Corps.

J'avoue ce que vous avancés, dira un défenseur de l'Hypothèse que j'examine; L'existence du Corps qui est à ma gauche, n'est pas la même que l'existence de celui qui est à ma droite; L'un de ces Corps n'est pas l'autre, non plus que la figure ronde du premier, n'est pas la même, que la figure ronde du second, quand même on suposeroit ces deux rondeurs parfaitement semblables. Mais, ajoutent-ils, comme l'étenduë est le sujet de ces figures, comme ces figures subsistent en vertu de l'étenduë, & n'ont point une existence différente de celle de l'étenduë qu'elles bornent, mais sont cette étenduë même, terminée d'une telle façon; de même l'étenduë corporelle & solide a pour son sujet une substance qui en est le soutien, & sans une telle substance cette étenduë n'existeroit pas.

X s.

Com-



Comment est-il possible que des Philosophes si éclairés, & si amis de la lumière ne s'aperçoivent pas qu'ils prononcent des mots, dont ils n'ont point d'idée ? Qu'ils m'accordent la grace de leur demander, *si cette substance qui soutient l'étendue que nous connoissons, est elle même étendue, ou si elle n'est pas étendue ?*

Je ne me rebute pas de leur réitérer cette question, quoique je n'ignore pas qu'ils ont une réponse toute prête à m'opposer, mais elle me paroît un subterfuge peu digne de leur sincérité.

Je ne m'étonne pas s'ils me répondent par un, *Je n'en sais rien*; car je suis assuré qu'ils n'en savent rien: mais ce qu'ils savent, & dont je suis assuré qu'ils sont très convaincus, c'est que cette substance, qu'ils se croient en droit de supposer sans la connoître, ne peut pas être en même tems étendue, & non étendue; De toute nécessité il faut qu'elle soit du nombre des *choses étendues*, ou du nombre des *Etres non étendus*.

Je n'exige point d'eux la complaisance d'opter entre ces deux parties,

tis,

tis ; il me suffit de pouvoir prouver que l'un & l'autre , conduisent a des contradictions. Quand je dis que la figure est un attribut de l'étenduë ; que c'est l'étenduë même entant que terminée , je comprends ce que je dis : mais lors que j'avance que l'étenduë est l'attribut d'un *Non étendu* ; que l'étenduë existe dans un sujet non étendu ; que ce sujet non-étendu ; existe d'une manière étenduë ; si je me rends bien attentif aux termes que je prononce , je serai forcé d'apercevoir que je me contredis.

Ces Messieurs conviennent avec moi , que l'étenduë que nous connoissons existe. Ce que nous voyons , ce que nous touchons est réel. Nous convenons encore que cette étenduë est divisible , & nous ne concevons aucun bloc d'étenduë qui n'ait une moitié , dont l'existence est différente de celle de l'autre , & qui ne puisse en être séparée sans cesser d'exister. Que ce partage si concevable se fasse , qu'une de ces moitiés soit emportée à l'Orient , & l'autre à l'Occident ; Quelle des deux sera accompagnée de la substance ?

X 6

Si



Si c'est l'Orientale, l'Occidentale se trouvera un attribut sans substance, & dès là il faudra dire qu'il est lui-même sa substance.

La Substance *non étendue*, qui étoit le vrai sujet d'un pié étendu, se partagera-t-elle en deux portions afin d'accompagner ces deux attributs, qui ne peuvent subsister sans elle? Mais dès là on abandonne la possibilité d'une substance non-étendue, sujet de l'attribut étendu.

Si l'on prenoit le parti d'avouer que la substance, dont l'étendue solide est un des attributs, & même, autant que nos lumières s'étendent, l'attribut principal; si, dis-je, pour éviter les contradictions dont on se trouve envelopé, par la première supposition, on avouoit que la substance dont le Corps est l'attribut, est elle-même étendue, on ne sauroit m'accuser d'être trop importun, lors que je demanderai, si l'étendue dont ce sujet du Corps est en possession, est elle-même sa substance? ou si elle n'est encore qu'un attribut d'une substance ignorée? Si cette étendue est substance, on est obligé

Lors



de conclure que substance & étendue sont la même chose. Oui, diront-ils, cela est vrai, mais non de votre étendue que vous connoissés; mais de la nôtre que nous ne connoissons ni l'un, ni l'autre. Mais à quoi peut-on plus simplement & plus naturellement appliquer l'idée de substance, qu'à cette étendue solide que nous connoissons? Peut-on s'en représenter aucune portion, sans s'appercevoir que son existence lui appartient en propre; que son existence n'est point l'existence d'une autre chose; qu'elle est elle même tout ce qu'elle est. Ce qu'on appelle ses attributs, ne sont autre chose que ses états: Chaque état de l'étendue est l'étendue même, existant d'une certaine manière.

On pourroit tomber d'accord de ce que vous dites, au cas que, par cette étendue solide & substance, on pût expliquer tout les Phénomènes des Corps: mais c'est de quoi on n'est pas encore venu à bout,

Quoi! Prétendés vous conclure que ce qu'on n'a pas encore découvert, ne se découvrira jamais, & qu'il est inutile de l'entreprendre?

Lors

Lors que la Physique n'étoit encore que dans les premiers commencemens, auroit-on été fondé à dire ; Nous nous sommes procurés une douzaine de connoissances : C'est un projet trop hardi de vouloir aller plus loin.

Nous sommes condamnés à une ignorance, dont nous ne saurions nous tirer, puis que tous les effets que nous admirons dans la nature corporelle, partent tous d'une Cause, dont nous ne saurions jamais nous former une Idée. Quand vous viendriez à bout de me persuader que cette Cause existe cachée sous l'enveloppe de l'étendue corporelle. Vous ne m'engageriez point à refuser à l'étendue corporelle le titre de substance ; seulement je me trouverois forcé, par vos raisons, à lui associer une autre substance que je ne connois point ; & à conclure que sous l'enveloppe d'une surface que je vois, & que je touche, il y a deux substances, l'une que je connois, & l'autre que je ne connois point.

Voici encore un de leurs argumens. Quand vous dites qu'un pié cube d'étendue est une substance,

vous

vous avez tort, & vous ne sauriés le nier; car pour peu que vous y pensiés, ce que vous avés apellé *Unité*, se trouvera *Multitude*, & inombrable multitude. Je n'ai point honte de le reconnoitre, & de votre raisonnement, je conclus, non seulement qu'un pié cube est une substance, mais de plus que la surface qui le borne des six côtés, renferme des substances, fort au de là de ce qu'il m'est possible de compter.

Et en cela je ne me contredis point: les termes de *Un* & de *Plusieurs*, sont des termes *relatifs* & non pas *absolus*. L'Ancienne Thèbes avoit cent portes, & avoit pour le moins cent ruës: Elle n'estoit pourtant qu'une Ville, & les 127. Provinces de l'Empire des Babylonien, ne composoient pourtant qu'une seule Monarchie.

Oseroit-on dire que l'étenduë corporelle d'un pié cube, n'est l'attribut que d'une substance unique. Mais les 1728. pouces cubes qui composent cette étenduë, n'ont ils pas chacun sa substance? Et si ce pié

pié cube étoit d'argile, après l'avoir broié, chaque petit grain, à très peu près imperceptible, dispersés çà & là au gré du vent, seroient ils encore soutenu par une seule Substance.

Ils ne se croient pas encore réduits au silence. Vous avés beau nous harceler de difficultés; Je vous demande si le Corps n'est pas une substance étendue? Vous n'en sauriez disconvenir. Or cette Définition qui vous en annonce la nature est composée de deux termes, de celui d'étendue, dont vous avés l'idée, & de celui de substance, dont l'idée vous échape.

Voilà le beau fruit de l'ancienne Métaphysique de l'école; si je veux assigner à chacun de ces termes une signification différente de celle de l'autre, j'entreprends une Chimère: car l'étendue est elle même Substance: dans le Corps, il n'y en a point d'autre; & cette définition tant vantée, *Le Corps est une substance étendue*, se réduit à ces mots, qui ne présentent rien que de clair, le Corps est une étendue solide, & cette étendue est une substance.

Quand

Quand je définis le Triangle par une figure fermée de trois côtés, si pour chicaner ma définition, on me demandoit; J'ai bien l'idée d'un espace, & celle de trois Lignes qui le bornent; & voila tout: Mais qu'est-ce que la figure? Je répondrai, Vous avés raison de demander ce que c'est, & d'avouer que son Idée vous échape, dès que vous essayés de la former différente de l'espace & des trois Lignes. Le mot de figure, comme celui de substance, sont des noms d'idées vagues, applicables à des objets réels, qui sont des figures & des Substances, & non pas à des sujets qui ne contiennent rien au delà de ce que ces idées vagues présentent.

Enfin, disent les Deffenseurs de cette nouvelle hypothèse; L'étendue corporelle ne sauroit agir sur l'Ame, ni l'Ame sur le Corps. Et pourquoi non? Dieu n'est point Corps & il agit sur les Corps. L'Etre Suprême, infiniment libre dans la distribution de ses Dons, a accordé à l'Ame l'idée du Corps, par laquelle elle s'assure que l'étendue ne pense point, & que par conséquent, elle est

une

une substance différente de l'étenduë. Mais pour preuve de son infinie liberté, il a borné cette Ame dont les connoissances s'étendent si loin, à ne connoître pas elle même sa propre Essence, au moins pendant cette vie : Or dès qu'il s'agit d'expliquer l'action réciproque de deux Etres, l'un sur l'autre, il ne suffit pas d'en connoître un, il faut les connoître tous deux.

L'Ame ne peut pas venir à bout de former des idées, qui lui dévelopent sa propre Essence : Donc elle ne connoit l'Essence ni la nature de quoi que ce soit. RaISONNER ainsi, c'est visiblement aller trop vite; la Conclusion est trop générale. Parce que nous ne connoissons pas tout, l'impatience & un secret dépit nous entraineront-ils à croire que nous ne savons rien.

Si l'Étenduë solide est l'attribut d'une substance que nous ne connoissons pas, & dont nous savons sûrement qu'elle n'est pas elle même une étenduë solide; Si, dis-je, cet attribut, *étenduë solide*, agit sur sa substance d'une nature différente de

de cet attribut, & si cette substance qui n'est pas elle même solide, agit sur son attribut, le pousse, & le modifie, & en reçoit à son tour des impressions; on est obligé de convenir que le solide peut agir sur ce qui ne l'est pas, & que ce qui n'est pas solide, peut étendre son influence & son activité sur ce qui l'est; de sorte que l'exemple même de l'attribut *solide*, agissant sur ce qui ne l'est pas, & en recevant réciproquement des impressions, fournit une preuve que le Corps peut agir sur l'Ame, & l'Ame sur le Corps.

Plusieurs hommes composent encore un seul Tout, lors qu'ils s'unissent pour dépendre de certaines Loix, pour jouir en commun de certains droits, pour exécuter entr'eux ce qu'un seul ordonnera, ou ce que le plus grand nombre aura résolu, & du moins pour s'y soumettre. C'est là un *Tout d'Association*, que l'on appellera encore, si l'on veut, un Tout Moral. Plusieurs parties entrent dans un même Traité, contractent les mêmes obligations, & acquièrent les mêmes avantages.

vantages. Ce consentement qu'elles donnent à ce Traité, est *Extérieur* ou *Intérieur*; *Exprès* ou *Tacite*. Les mêmes intérêts, la même dépendance, les mêmes relations avec un seul Chef fondent l'*Unité* d'une Communauté.

La vraie Union est celle qui fait que toutes les parties, quelques opposées qu'elles nous paroissent, concourent au bien général de la Société. Dans l'accord d'un Gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle, & l'Union se réduit à ce que les uns oppriment les autres sans résistance; ce sont des corps montez par intervalles les uns sur les autres. *Consid. sur les C. de la Gr. & de la Dec.*

Il y a enfin un Tout, beaucoup plus Relatif que les précédens, & auquel, par cette raison, l'on peut donner le nom de *Relatif* par excellence, parce qu'il a le moins de réalité intérieure. On regarde plusieurs choses, quoi que très-séparées, comme réunies en un seul Tout, lors que chacune d'entr'elles a la même relation que toutes les autres, avec un certain sujet. Ainsi, l'argent, les  
maisons,

maisons, les campagnes, les troupeaux, les contrats de rente; toutes ces choses très différentes & très-éloignées, sont estimées composer un seul Tout avec un homme, qui diffère encore plus d'elles toutes, qu'elles ne diffèrent entr'elles; Elles forment, dis-je, un Tout, parce que chacune a le même rapport de dépendance, c'est-à-dire, dépend de la même manière d'un homme, qui dispose des unes & des autres également.

III. Si les hommes avoient pensé avec plus d'exactitude, & qu'ils eussent été plus en garde contre toutes les occasions de se méprendre, ils n'auroient pas donné, sur quelques légères ressemblances, un même nom à des Relations d'ailleurs très-différentes. Dans tous les cas dont je viens de parler, il y a bien quelque assemblage; mais voilà tout ce qu'ils ont de commun, & à d'autres égards, très-dignes d'attention, ils diffèrent extrêmement. Cependant, parce qu'ils ont un Nom commun, les hommes, qui de tout tems se sont attachés aux mots, jugent de l'une de ces relations, sur le même pié

On confond les relations.



pié que des autres, & par là tombent fréquemment dans l'erreur.

Parce que les *habitans d'une même Contrée* sont traités comme un *seul & même Peuple*, pendant une longue suite d'années, moiennant qu'ils demeurent soumis aux mêmes Loix fondamentales, & en possession des mêmes droits principaux, ceux qui naissent dans la suite des siècles s'attribuent toute la *gloire* & toute la vertu de leurs *Ancêtres* les plus reculés, avec autant d'assurance, & avec autant de droit, ce leur semble, qu'un Vieillard en a de s'applaudir des belles actions de sa jeunesse, actions qui lui appartiennent effectivement, parce qu'il est toujours un seul & même homme. Ce qui plaît, ce qui flatte la vanité, on l'embrasse, on s'en prévaut sans scrupule, & on ne s'avise point d'en discuter les fondemens sans préoccupation.

Comme rien ne dépend moins de nous, & n'est moins à nous que notre *Naissance*, de tous les prétextes qu'un homme fait pour s'estimer, & pour se préférer aux autres, celui

lui qu'elle fournit me paroît le moins fondé ; & la vérité est qu'on n'y vient guere que faute d'autre mérite. Ce n'est pas que ceux qui méprisent les avantages de la naissance, dont ils n'ont pas le plaisir de se pouvoir glorifier , ne soient très-souvent dans le tort , & s'ils avoient à cœur leur reputation , en hommes raisonnables , ils devroient se mettre à couvert , par leur silence , du soupçon d'envier aux autres un avantage quil, de leur propre aveu , n'est rien. Un des principaux *avantages de la naissance* , c'est à mon avis , le droit d'en pouvoir parler au juste ; & de lui donner son véritable prix. Il étoit très-important pour le bien de la Société , que ceux qui la gouvernent fussent en état de reconnoître les services qu'on leur rend , par des recompenses qui ne leur coûtassent rien , & qui par là ne coûtassent rien à leurs peuples. Un simple titre auroit été une récompense trop mince , si on n'avoit pu le faire passer à sa posterité. On s'attache d'autant plus à sa Patrie qu'on trouve dans son Histoire celle

le

le de sa maison ; on s'affectionne à des Maîtres ; de qui on a été considéré de Père en Fils ; & ce n'a pas été un petit secret , que celui de donner aux hommes des récompenses , qui les missent de plus en plus dans la nécessité de les mériter. Or ces personnes , d'une naissance distinguée , se trouvent d'autant plus engagées à se distinguer par leur mérite , qu'on donne plus d'attention à tout ce qu'elles font ; la bassesse du vice les deshonne plus que les autres , par son contraste avec leur élévation ; & leurs vertus au contraire sont toujours admirées , & le font d'autant plus qu'ils peuvent pécher avec plus d'impunité.

Il importe encore extrêmement à la Société que les occasions d'envie soient enlevées. Les Peuples se soumettent sans peine à des noms auxquels on a accoutumé d'obéir : on voit avec plus de chagrin l'élévation d'un égal , & il n'y a qu'un mérite extraordinaire , accompagné d'une extrême modération , qui en rende légère la supériorité. Il y a beaucoup d'extérieur & d'imaginaire parmi les  
hom-

hommes , il faut le leur laisser , & celui-ci autant pour le moins que les autres. Dans le peu de goût que le général des hommes a pour la Vertu solide , c'est toujours beaucoup qu'il s'en trouve qui s'y attachent par le point d'honneur.

Mais , de toutes les illusions on aura de la peine à en trouver qui soit plus déraisonnable , que celle de regarder une naissance distinguée comme un droit à passer sa vie dans la fainéantise , l'ignorance & ses suites. *Quelle bizarre imagination que trois heures d'étude s'accommoderont moins au mérite d'un homme de qualité , que des Journées entières de chasse & de Jeu :* dit agréablement l'Auteur des *Réflexions sur les défauts d'autrui.*

A quelques Sciences que s'applique un homme de qualité , & quelques progrès qu'il y fasse , il se distinguera toujours du commun des gens de lettres , pourvû qu'il ne s'en pique pas , qu'il n'en tire pas vanité , & qu'il ne soit point décisif.

Lors qu'un homme s'applaudit encore à la vûe de ses biens , de ses meubles , de ses équipages , & de

Y

ses



les revenus, & se trouve agrandi par l'union où il se conçoit avec eux, tout autant qu'il le seroit par la beauté & par la force de son Corps, par la lumière de son Esprit, & par la droiture de son cœur; comme si tout ce qui passe pour composer avec lui un seul Tout, lui appartenoit également, *la conformité des Noms le trompe*, & l'empêche de réfléchir sur la différence des choses.

On voit donc que les hommes ne sont pas raisonnables, de se faire honneur d'une infinité de choses, qui, loin de faire partie d'eux-mêmes, ne sont pas seulement à eux; quoiqu'ils s'en disent les maîtres, puisqu'elles ne sont pas en leur puissance, & qu'une infinité d'événemens peuvent les leur ravir. Ils auroient bien plus honte de leurs méprises, s'ils pouvoient ouvrir les yeux sur l'indécence des voyes par lesquelles ils parviennent le plus souvent à ce qu'on appelle Fortune & Dignités, & sur les abus qu'on en fait. Mais s'ils en souffrent, c'est bien leur faute: Dès qu'ils voient un homme au dessus d'eux, par quelque route qu'il

y



y soit parvenu , quels soins ne se donnent-ils point pour l'aveugler, & pour lui persuader , par leurs déférences & par leurs éloges , qu'il est effectivement ce qu'il devoit être ? En matière même de raisonnement , le rang tient lieu de preuve : à tout moment on substitue l'autorité à la lumière , & c'est sur les titres de celui qu'on cite , & sur la figure qu'il fait dans le monde , que l'on fonde sa soumission. Estimer & louer un homme par ses avantages extérieurs , c'est avouer facilement qu'on ne lui reconnoit rien de véritablement estimable , & louable.

IV. Quand toutes les parties qui composent un Tout se ressemblent , ce Tout est appelé *Homogène* ; & quand elles diffèrent les unes des autres , il porte le nom d'*Heterogène* : Et comme les parties d'un Tout se ressemblent plus ou moins , un Tout est aussi plus ou moins parfaitement homogène. Il sera même homogène en un sens , & heterogène en un autre. Un bloc composé de divers métaux fondus ensemble , sera un Tout homogène , par rapport à une

Tout homogène & heterogène.

masse composée de métaux, de minéraux & de pierres : Un bloc d'or pur, sera homogène par rapport à un mélange d'or & d'argent. Le Mercure, le Sel, le Souffre de l'Or, quand on les aura séparés, formeront des Touts plus homogènes, que l'Or ne l'est lui-même, pour degagé qu'il soit de tout autre mixte. Ce sont là, comme on voit, des noms relatifs ; & un même sujet peut porter des noms relatifs tout différens, & même tout opposés.

Si Dieu étoit corporel, il devoit être plutôt un Tout homogène, qu'un Tout heterogène : chacune de ses parties auroit le nom & l'essence de son Tout, & seroit par conséquent un Dieu : Il n'auroit point d'autre unité que celle qu'on attribue à un peuple, à une maison, ou à une machine.

A la place des remarques qu'on vient de lire, l'École fait mention de quelques autres especes de *Touts*. Mais comme ce ne sont que des distinctions impertinentes, & des fadaïses sans aucun usage, j'abuserois de la patience & du loisir de mes Lecteurs, si

si je perdois le tems à les rapporter. A force de donner quelque chose à la coûtume, on renouvelle-  
ra toujours celle qui est mauvaise. Il est tems que la Synagogue soit laissée dans l'oubli, & dans la poussière; le soin qu'on se donneroit de perpetuer ses obsèques avec honneur, lui pourroit donner l'occasion de se reveiller, & de sortir du tombeau, où il est tems qu'elle demeure.

L'Esprit de l'École s'est répandu de la Philosophie dans la Théologie; le dégoût qu'un esprit raisonnable prend pour l'une, pourroit se répandre sur l'autre, lors qu'on ne s'aviserait pas d'en faire un juste discernement. Mr. Ozanam vécut en Chrétien, mais il ne put se résoudre à devenir Théologien, tant par piété, que par amour pour les Mathématiques.

V. Entre les parties qui composent un Tout, si l'une est regardée comme recevant les autres, on conçoit entr'elles une réation de *Sujet* & d'*Ajoint*. La *Substance* est toujours le *Sujet* des modes, car les modes n'ayant point d'existence à

510 LA LOGIQUE  
part, supposent celle de la Substan-  
ce; c'est par elle, c'est en elle qu'ils  
existent; ils sont la Substance même,  
dans un certain état, comme nous l'a-  
vons expliqué ailleurs.

Un *Mode* est regardé comme le  
*Sujet* d'un autre, lors que le second  
n'existe qu'en vertu du premier. Ain-  
si le mouvement est le sujet de la  
détermination; car c'est par le mou-  
vement qu'un corps décrit une cer-  
taine ligne; c'est parce qu'il se meut,  
qu'il s'éloigne d'un terme & s'appro-  
che de l'autre, par une certaine rou-  
te. Ce n'est pas la route qui fait le  
mouvement; c'est le mouvement qui  
prend un certain chemin, & décrit une  
certaine route.

Enfin une *Substance* devient le *Su-  
jet d'une autre*, quand elle la soutient;  
de cette manière le terrain est le su-  
jet d'une maison: & lors que de  
deux Substances, l'une est faite pour  
l'autre, on les considère comme for-  
mant une manière de Tout, & cel-  
le-là, passe pour l'ajoint de celle-ci:  
A cet égard une maison est regardée  
comme l'ajoint d'un homme, aussi  
bien que son habit. A tout mo-  
ment

ment nous rencontrons de l'inexactitude dans les mots. Un peu de ressemblance, les rend communs à des objets fort différens. Je dis *ma* maison, comme *ma* couleur. Il est bon qu'on en soit fréquemment averti, puisque les embarras qui en naissent sont si fréquens.

VI. Voilà trois sortes de sujets & Dénominations d'ajoints, qui portent ces noms, parce que ce sont des réalités qui composent des Touts, & dont les unes reçoivent les autres, chacune à sa manière. Mais on regarde très-mal à propos comme des *Ajoints* d'un sujet, certaines choses qui ne lui sont point unies, & ne composent point avec lui un seul Tout. Etre à la droite ou à la gauche, se trouver près ou éloigné d'un autre, font-ce là des *Ajoints*? Non sans doute; car qu'un homme tourne autour de moi, qu'il s'approche, ou qu'il s'éloigne tant qu'il lui plaira, je demeure toujours le même & dans le même état: ce sont donc là des *Dénominations extérieures*.

Il faut mettre dans ce rang les expressions suivantes, être estimé, être

être loué, être méprisé, être injurié, & d'autres semblables. L'estime, la louange, le blâme sont des actions & des états, non de ceux qui sont estimés, loués, blâmés, mais des actions & des états des autres, qui sont effectivement estimables ou blâmables, suivant qu'ils estiment ou blâment à propos ou sans fondement. Mais tout ce qu'ils disent & qu'ils pensent sur notre compte, ne nous ajoute & ne nous ôte rien; c'est nous qui nous donnons à nous-mêmes, à l'occasion des sentimens d'autrui, ou du chagrin ou de la vanité.

Celui qui loué à propos, & rend généreusement justice au mérite, donne par là une preuve de son bon goût. Celui qui ne peut se résoudre à reconnoître les bonnes qualités des autres, marque, par cette répugnance, un mauvais cœur. Celui qui loué ce qu'on ne doit regarder qu'avec indifférence, ou qui mériteroit plutôt d'être condamné, se trompe, & a un esprit faux. La louange caractérise ceux qui louent; c'est un bien qui est chez eux, & qui leur

ap-

appartient ; mais elle est toute au dehors de celui qui en est l'objet , & elle ne fait non plus partie de celui qui est loué , que la santé de son voisin ne fait partie de la sienne.

Que l'on offense Dieu ou qu'on l'honore ; Que l'on soit l'objet de ses récompenses ou de ses châtimens ; Qu'il agisse en Père ou en Juge , il demeure immuable , nos inégalités ne le changeront point. Quand nous changeons nous-mêmes , nos relations avec lui changent ; mais pour lui il persévère dans la constante volonté de se donner à ceux qui le cherchent , & d'abandonner ceux qui le quittent. Etre reçu ou être abandonné , sont dans l'homme de différens états ; mais que Dieu soit trouvé ou non trouvé par l'homme , son état ne varie point ; ce ne sont pour lui que des *dénominations extérieures*. Sans que je change de situation , si l'on me tourne le dos , on ne m'apperçoit plus , si on me regarde on me voit.

Un stile trop ressemblant , sur des sujets qui ne se ressemblent pas , fait ici toute notre méprise. On prend

Y 5 un

un nom substantif pour marquer un sujet , & un adjectif pour en marquer l'ajoint : j'en fais de même pour exprimer la dénomination extérieure & son objet. Je dis , un homme célèbre , comme je dis un homme savant ; & dès là je juge de l'un comme de l'autre : j'imagine dans l'une & dans l'autre phrase *sujet* & *ajoint* ; cependant il y a bien de la différence : la Science est dans l'homme & le modifie ; la réputation est hors de lui , elle ne le perfectionne point , c'est un état & un ajoint , non de celui qui est approuvé , mais de ceux qui l'approuvent.

Celui qui loué & celui qui est loué , sont bien deux termes relatifs ; mais la Louange n'étant point une manière d'être , un état de celui qui est loué , par rapport à celui qui loué , s'appelle une *Dénomination extérieure*.

Ajoints  
nécessai-  
res &  
contingens.

VII. Les Réalités sans lesquelles un sujet ne peut exister , s'appellent les *Ajoints Nécessaires*. Celles qui peuvent s'en separer , sont des *Ajoints Contingens*. Une portion d'étendue ne peut exister sans figure , mais elle

elle peut exister sans rondeur. La Figure est l'*ajoint nécessaire*, la rondeur le *contingent*.

VIII. Quelque sorte d'*ajoint* qu'on attribué à un sujet, il faut bien prendre garde qu'il convienne à sa nature; car nous avons déjà dit dans le Chapitre précédent, que l'on se trompe toujours quand on veut allier des choses incompatibles. On ne doit donc attribuer quoi que ce soit à un sujet, qu'après en avoir suffisamment consulté la nature, & s'être formé une juste idée de ce qu'on lui veut unir.

Et toutes les fois que l'on rencontrera de l'obscurité dans un discours, qui roule sur quelque sujet & sur quelque *ajoint*, il faudra prendre pour principe celle de ces deux idées qui sera la mieux connue, & s'en servir comme de lumière, pour dissiper l'obscurité de l'autre; car on doit expliquer l'*ajoint* dans un sens convenable à son sujet, & réciproquement.

Il est certain qu'on s'ouvre un chemin à la connoissance d'un Sujet en étudiant ses *Ajoints*; car on appelle

Le Sujet  
& l'*A-*  
*joint* se  
font reci-  
proque-  
ment  
connoître.

Ajoint d'un Sujet, sa manière d'être, ses différens états ; & les états dans lesquels un Sujet se trouve, la manière dont il existe, c'est ce Sujet même disposé d'une certaine façon, existant d'une certaine manière. Il y a des cas où réciproquement la connoissance d'un Sujet conduit à celle de ses A joints ; & toutes les fois que des A joints sont exprimés en termes métaphoriques, il importe tout-à-fait de connoître la nature du Sujet auquel on les attribue, sans cela, en outrant le sens de ces Métaphores, on peut aisément attribuer à des Sujets des A joints qui ne sauroient leur convenir, & tomber dans des contradictions. On voit par là de quelle utilité sont les Sciences, qui, nous faisant connoître la nature des choses, préviennent les absurdités, où l'on pourroit tomber en attribuant à un sujet ce qui repugne à sa nature.

Maximes  
des Rhé-  
teurs sur  
les A-  
joints.

IX. Les Anciens Rhéteurs rapportoient à la classe des a joints, un grand nombre de relations qui ne lui appartiennent pas ; ils mettoient dans ce rang la plupart des choses qui en-  
vi.

vironnent un sujet, pourvû qu'elles pussent contribuer à son éclaircissement. Tels sont les *Signes*, par exemple, qu'ils définissoient d'abord en disant, qu'un signe est une chose, qui nous mène à la connoissance d'une autre. Ils les distribuoient ensuite en plusieurs ordres, & entr'autres en signes qui *précedent*, en signes qui *accompagnent*, & en signes qui *sui-vent*. Mais il est visible qu'un ajoint ne précède pas son sujet, & ne le suit point non plus; il l'accompagne seulement, & fait avec lui un seul Tout. Avec les ajoints d'un sujet, ils confondoient ses Causes & ses Effets. La Rhétorique des Anciens donnoit à l'Orateur de la facilité & non de la justesse. Leur grand but étoit de parler sur le champ, de plaire & d'éblouir, des probabilités bien suivies suffisoient pour cet effet. Une grande netteté les auroit trahis dans les mauvaises causes, qu'ils faisoient gloire de savoir appuyer. Une habile confusion les servoit mieux qu'un génie démonstratif.

X. Entre les Ajoints celui qui a le plus de part à *specifier* une chose, c'est-à-dire, qui contribue le plus

Matière,  
Sujet,  
Forme,  
Ajoint.

plus

plus à la mettre dans un certain rang, à lui acquérir un certain nom, à la rendre une telle chose; l'Ajoint, dis-je, qui est le *fondement* de tous les ajoints qui servent à *distinguer* un sujet de tous les autres, & qui par conséquent en fait la *principale* & *première différence*, n'est pas seulement appelé *Essence* (terme déjà expliqué ci-devant,) mais il porte encore le nom de *Forme*, & le sujet d'un tel ajoint reçoit celui de *Matière*; car le sujet de la *Forme* s'appelle *Matière*.

Et non  
pas des  
causes.

XI. La coutume universellement suivie de compter la *Matière* & la *Forme* au nombre des *Causes*, est une preuve bien visible que les Anciens pensoient peu, & qu'ils s'arrêtoient grossièrement aux *mots*, sans se mettre en peine des *choses*. A la même manière d'interroger on répond, tantôt en alléguant la *Cause*, tantôt en alléguant la *Matière* & la *Forme*. Pourquoi est-il jour? Parce que le Soleil est sur l'horison. Pourquoi appelez-vous une fourchette ce que vous tenez en votre main? Je l'appelle ainsi à cause de sa *Figure*. Pour-

Pourquoi la mettez-vous à si haut prix ? A cause de la Matière qui est d'or. En voilà assez pour confondre des relations très-différentes, & pour les ranger sous une même classe. Cette fourchette c'est de l'Or disposé d'une certaine façon. L'Or & sa disposition c'est la fourchette même. Dire que l'Or & sa Figure sont ses Causes, c'est dire qu'elle est la cause de soi-même.

XII. Ces termes destinés aux choses *Corporelles*, & qu'ils expriment en effet assez nettement, ne font que répandre de la confusion sur les choses *Spirituelles* & *Morales*, quand on s'avise de les leur appliquer : Car on conçoit ces choses-ci d'autant plus nettement, & on s'en forme des idées d'autant plus justes, que l'on est moins importuné par les fantômes de l'Imagination.

Abus de ces termes.

Je n'en donne pas des exemples ; car ce que les plus attachés à l'ancienne Scholastique tâchent encore d'en conserver, tient chaque jour moins de place dans leur Esprit.

XIII. Par la *Matière* on peut entendre ce que les Corps ont de commun,

Véritable Matière.

mun,

*man*, c'est-à-dire, ce qui se trouve également dans les uns & dans les autres, & en quoi ils se ressemblent entièrement, comme vous pourriez dire l'*Étendue*; Car ils sont tous étendus: & cela posé, la *Forme* consisteroit dans les *variétés* dont cette étendue est susceptible, les différentes grosseurs de ses parties, leurs diverses figures & leurs divers mouvemens.

On peut aussi donner le nom de *Matière* en particu'ier aux plus petites & plus durables parties dont les Corps sont composez; & l'on garderoit celui de *Forme*, pour les différents *mélanges*, & les différents *arrangements* de ces particules.

Et ces particules peuvent encore être de deux sortes, ou des *Molécules*, de Souffre, par exemple, de Sel, de Terre &c. qui, par leur assemblage, formeront du Fer, de l'Or, des Pierres, du Bois &c. ou les petites parties, & comme les *Racines* & les premiers *Elemens* de ces molécules. Ces racines & ces premières parties élémentaires, seront arrangées entr'elles d'une certaine façon

con, & c'est ce qui pourra faire la différence ou des différens Souffres ou des différens Sels, ou peut-être seulement des différentes Terres qui font les capsules & les receptacles des Souffres & des Sels.

La Chymie, par des opérations visibles, résout les corps en certains principes grossiers & palpables, Sels, Souffres &c. Mais la Physique, par des opérations délicates, agit sur ces Principes, elle les résout en d'autres encore plus simples, en petits Corps mus, & figurés d'une infinité de façons. L'esprit de Chymie est plus confus, plus envelopé, il ressemble plus aux mixtes, où les Principes sont embarrassés les uns avec les autres; l'esprit de Physique est plus net, plus simple, plus dégagé, enfin il remonte jusques aux premières origines, & l'autre ne va pas jusqu'au bout.

Les Particules d'un mixte, sans être dissoutes dans leurs principes, se divisent en parcelles, dont la multitude paroît incroyable à l'imagination, quoique les sens soient forcés d'en

d'en

d'en convenir. Mr. de Reaumur M. (1713.) démontre que l'épaisseur d'une ligne d'Or, est réduite, par nos instruments grossiers, & mécaniques à  $\frac{1}{1050000}$  de lignes.

Le Verre, quoique si cassant, s'étend en fils aussi déliés que les Soies des Araignées. Dans l'anus d'une araignée, qui n'est pas plus grande que la tête d'une épingle, il y a six ouvertures, de chacune desquelles il sort mille fils bien séparés; & des petites araignées qui naissent jusques à 800. à la fois, filent dès qu'elles sont nées.

Pour connoître les Matières dont les mixtes sont composés, dans ce sens, il faudroit pouvoir résoudre ces mélanges, & séparer leurs différentes parties, & assembler en des masses sensibles celles d'une même espèce. Plus exactement l'on feroit cette *Analyse*, soit par le feu, soit par les autres dissolvans, plus on pourroit s'assurer qu'on connoit la Matière des Corps, & qu'on a découvert leurs Principes.

Ce qu'il y a à craindre dans ces opérations, c'est que la force des dif-

diffolvans qui séparent les particules, n'en détruit le tissu, & qu'en se débarrassant les unes des autres avec violence, elles ne se brisent & n'altèrent leurs figures, & qu'enfin les plus minces & les plus actives, dégagées de celles qui les retenoient, ne s'échappent, au lieu de s'assembler en molécules, c'est-à-dire, en petits amas visibles.

On sera pourtant fondé à croire que l'on a d'autant plus approché d'une Analyse complète, que les parties séparées renfermeront un plus grand nombre des qualités répandues dans le mélange; sur tout si ces qualités sont plus vives & plus actives dans les principes séparés, qu'elles ne l'étoient, lors qu'ils se tempéroient les uns les autres par leur union.

La Conjecture enfin ira jusqu'à l'assurance, lorsque les principes réunis formeront une seconde fois le même composé à très-peu près; je dis à très-peu près, car il s'échappe toujours quelques parties, & il n'est pas facile de redonner à toutes les autres le même arrangement.

Au

Au reste, la petitesse de ces parties paroît incroyable, quoi que l'on n'en puisse douter. On tire actuellement une Once d'or en un filet qui s'étendrait à cent lieues, & au delà, & un grain de couleur de la grosseur d'une lentille aura la force de teindre plusieurs onces d'huile; & cette huile répand ensuite sa couleur sur la flamme qui en sera nourrie, pendant un grand nombre d'heures, quoique cette flamme s'échappe continuellement.

Moyens  
de con-  
noître  
ces For-  
mes.

XIV. Pour s'assurer de l'*Etat* où les Particules doivent être, & des modifications qu'elles doivent recevoir pour donner à un Corps une certaine *Forme*, (a) de dur, par exemple, de liquide, de chaud, de lumineux &c. on recherche 1. tout ce qu'ont de *commun* les différens Corps, où cette même *Forme* se rencontre; par exemple, le feu, le fumier, & d'autres Corps chauds, mais d'ailleurs fort différens. On se rend attentif 2. à ce qui *brille* sur tout, dans les sujets où cette forme se

(a) *Forme*, dit le P. B. c'est la mesure du mouvement, & de l'arrangement.

se rencontre dans son plus haut degré ; dans le Feu , par exemple , l'on trouve une extrême mobilité. On prend garde. 3. si ce même Mode se trouve dans les sujets plus faibles en degré proportionné. On examine. 4. si cette Forme qu'on soupçonne être l'effet d'un certain Mode , se trouve *inseparable* de tous les Sujets , dont ce Mode ne se sépare point , comme la chaleur & la mobilité n'abandonnent jamais le feu. On s'applique. 5. à remarquer si ce qui fait *naître* ce Mode établit en même temps la Forme qui en doit dépendre , & si ce qui l'ôte la *détruit*. Tout ce qui produit du tremoussement dans les particules , chauffe les Corps ; ce qui l'arrête , comme le souffle direct & véhément, dissipe leur chaleur. 6. La *Génération* d'une chose , quand on peut l'observer , en découvre la Forme ; car une chose ne possède que ce que sa Cause lui a donné en la produisant par son opération. [a] Ainsi lors qu'en agitant de

[a] Job. XXXIII. 18-20. *As-tu compris les étendus de la Terre ? En quel endroit se tient la lumière ? Tu le sais , car alors tu*

de l'eau on la fait écumer & blanchir : comme l'on ne produit qu'une multiplication de surfaces, dont chacune réfléchit quelque peu de lumière, on conjecture que la blancheur consiste dans un renvoi de lumière un peu affoiblie.

Mais pour une pareille découverte il ne faut pas que la génération soit trop lente, ni trop prompte, de peur que la manière dont elle se fait, n'échappe à notre attention.

On passe aussi d'un Sujet *semblable* à un autre, comme nous l'avons expliqué en parlant de cette Relation, & enfin il est quelquefois nécessaire de joindre ensemble *plusieurs Modes*, pour l'établissement d'une *seule Forme*, comme la petitesse, la poliffure des parties, & le mouvement pèle-mêle pour l'explication de la liquidité. C'est l'illustre *Bacon* qui a le premier mis au jour tous ces conseils, Il les appelle des *Instances*, & il donne à chacune des noms singuliers,

*naquis, & le nombre de ses jours est grand.*  
Pour bien connoître les choses, il faut les pouvoir saisir dès leur naissance.

liers, la plupart métaphoriques, suivant la mode de ce temps-là, où l'on aimoit les termes d'art.

XV. Il suffit d'avertir en deux mots que pour réussir dans la découverte des Formes, on doit s'assurer des Simples, avant que de passer à la recherche des plus composées. Tandis que les Physiciens se contenteront de donner des Traités séparés sur des matières curieuses, dont les principes n'auront pas encore été solidement établis; leurs conjectures ne s'éleveront jamais au dessus de la probabilité; de même que les Moralistes non plus ne démontreront jamais la beauté, & la nécessité d'une conduite, dont les principes n'auront pas encore été mis dans tout leur jour.

XVI. Avant que d'avoir bien étudié l'Art & la Nature, & connu la différence de l'un d'avec l'autre, il a plu aux Logiciens d'imaginer deux espèces de Formes, les *Naturelles* & les *Artificielles*. [a] Mais au lieu que

[a] Le meilleur moyen d'expliquer la Nature, s'il pouvoit être employé souvent, ce seroit celui de la contrefaire, & d'en con-

Formes  
simples  
& com-  
posées.

Formes  
naturel-  
les & ar-  
tificielles

que les *Distinctions* sont établies pour éclaircir les choses , & qu'elles doivent faire évanouir les difficultés , celle-ci jette ses Auteurs dans mille embarras. S'ils disent que les Formes Artificielles roulent sur la Grosseur , la Figure & le Mouvement , on leur demandera de quels autres principes la Nature se sert ? Se produit-il quelque chose sans mouvement ? sans lui se fait-il quelque changement ? & tout ce qui se meut , n'opère-t-il pas différemment selon sa grosseur & sa figure , & selon la grosseur & la figure de ce qu'il rencontre ? S'ils fondent leur distinction sur la grandeur des changemens & la variété des Formes , par lesquelles la Nature diversifie ses ouvrages ; on leur alleguera le Blé changé en Farine , & ensuite en Pain par l'Industrie humaine , de même que la  
Lai-

ner , pour ainsi dire , des représentations , en faisant produire les mêmes effets à des causes que l'on connoîtroit , & que l'on auroit mises en action. Alors on ne devineroit plus , on verroit de ses yeux , & on seroit sûr que les Phénomènes naturels auroient les mêmes causes que les artificiels , ou du moins des bien approchantes.

Laine en Habits & le Chanvre en Papier, transformations qui égalent, & qui passent même diverses Formes Naturelles. Et si enfin ils se retranchent à calquer l'imperceptibilité des Voies de la Nature, on leur montrera aussi des ouvrages des mains d'hommes, qu'on ne démele que par le secours des Microscopes. Les forces de la Nature roulent sur le Mouvement, la Grossueur, la Figure, la Petitesse; & enfin, sur les Assemblages des Agens qu'elle met en œuvre. Toute l'Industrie humaine s'exerce par de semblables secours; la Nature est donc le Modèle de l'Art, & les Formes Artificielles sont des Formes Naturelles.

Les mêmes Loix règnent par tout; les ouvrages de la Nature roulent sur les mêmes principes, & s'exécutent de la même manière que ceux de l'Art, & quand je remue simplement ma main de bas en haut, il y a une puissance qui élève un Poids par le moien d'un Levier.

Quand la Méchanique des Animaux, paroît contraire à ces règles, il n'est ni permis de penser, ni possible de croire, quand on y a bien

pensé, que la Souveraine Sageſſe ſe ſoit oubliée. Un peu d'application diſſipe la difficulté, & fait admirer ce qui ne faiſoit qu'étonner.

Le meilleur moien d'expliquer la Nature, s'il pouvoit être employé ſouvent, ce ſeroit celui de la contrefaire, & d'en donner, pour ainſi dire, des représentations, en faiſant produire les mêmes effets à des Cauſes que l'on connoitroit, & que l'on auroit miſes en action. Alors on ne devineroit plus, on verroit de ſes yeux, & on ſeroit sûr que les Phénomènes naturels auroient les mêmes Cauſes que les artiſciels, ou du moins des Cauſes bien approchantes.

*Fin du III. Tome.*

TABLE





# T A B L E

## DES CHAPITRES

Contenus dans le Troisième Tome.

S U I T E D E L A  
P R E M I E R E P A R T I E.

S E C O N D E S E C T I O N,

De la variété des idées qui se tire de  
leurs Objets.

---

CHAP. I. **D**ES différents Objets  
de nos idées consi-  
derés en eux-mêmes, pag. I

CHAP. II. Des rapports que les Objets  
ont avec nous, 86

CHAP. III. Des Relations que les  
Objets ont entre eux, & premiè-  
re-

